

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 2 Septembre 1894.

Propagande

Les gouvernements européens sont pleins d'espoir sur l'efficacité répressive des nouvelles lois adoptées par eux pour terrasser et vaincre le « monstre anarchiste », ou, du moins, ils attendent beaucoup d'elles.

Le fait est qu'il n'y a pas à se dissimuler l'importance de ces mesures de rigueur qui, vu l'entente des nations entre elles, peuvent nous atteindre en quelque endroit que nous nous trouvions. On connaît les bases de cette entente des canailles au pouvoir; les compagnons propageant ouvertement l'Idée, c'est-à-dire tous les compagnons connus, sont arrêtés et ceux qui ne restent pas entre les pattes des tricornards sont poursuivis, traqués, sans répit, de pays en pays; la police internationale les guette comme le tigre guette sa proie, et bien peu sont ceux des nôtres qui peuvent donner actuellement à la propagande leur temps et leur activité.

Est-ce à croire que cette propagande sera tuée par la répression, comme la bourgeoisie en a la ferme espérance?

Ce serait bien peu connaître la force impulsive de nos principes, la vitalité puissante de l'Anarchie et le dévouement sans borne de ses défenseurs.

A supposer les anarchistes arrêtés jusqu'au dernier, la Cause Anarchiste n'en demeurerait pas moins aussi inébranlablement debout, car elle est le phare brillant aux yeux des exploités d'une flamme resplendissante qui ne peut être éteinte. Elle indique le point où doit gouverner le navire désamarré de l'humanité prêt à faire naufrage. Elle est la lueur d'espoir vers laquelle se tournent tous les souffrants, tous les martyrisés d'un état de choses barbarement féroce.

Mais nous voulons croire que la bourgeoisie n'a point la prétention, non de vouloir, mais de pouvoir nous tenir tous dans ses géôles, cela serait trop de présomption, et puis elle aurait vraiment trop à faire.

Donc, tant que des anarchistes seront libres, et ceux-là pullulent de partout, la propagation de nos théories sera poussée avec ardeur et acharnement. Comme le disait dernièrement Louise Michel, au lendemain du vote des nouvelles lois, celles-ci seront aussi inefficaces contre la propagande par la parole ou par écrit que ne l'a été l'application de la peine de mort contre les auteurs des attentats par la dynamite ou autre.

Ces mesures de rigueur constituent plutôt pour nous un stimulant; elles nous excitent à perséverer plus énergiquement dans la lutte entreprise, car elles nous montrent que nous sommes bien entrés dans la vraie voie; cette voie, il faut la déblayer des obstacles qu'on amoncelle devant nous et en chasser les brigands qui l'occupent. Ce n'est pas eux qui nous feront reculer.

Mais à côté de cette propagande « par tous les moyens », à laquelle se livre l'élite des compagnons, de ceux qui trouvent à se sacrifier une âpre jouissance, — à côté de cette propagande il en existe une autre qui, tout en étant plus calme dans ses manifestations extérieures, n'en mine pas moins sûrement, d'une façon continue, les bases de l'édifice politico-social bourgeois.

Nous voulons parler de la propagande par la discussion intime qui s'opère aussi bien dans le gros de la masse ouvrière que parmi les individualités variées de la classe bourgeoise.

Cette propagande-là est à l'abri de la persécution, car elle n'offre aucune prise à ses ennemis. Y prend part tout le monde, c'est à dire tous ceux chez qui l'égoïsme, la rapacité, l'amour du lucre, — qualités dominantes des êtres façonnés par un régime d'exploitation et d'oppression incessantes, — n'ont point altéré ni sali les sentiments généreux ni détruit ou endurci le cœur.

A l'atelier, au café, dans les salons, au théâtre on parle Anarchie; ces discussions, « entre amis » sont certainement aussi dangereuses pour l'« ordre bourgeois » que n'importe laquelle des réunions publiques où ont été développées nos théories. — Que ces discussions en tête à tête soient provoquées par des camarades ou qu'elles naissent spontanément de la lecture d'un article de journal, elles prouvent que l'on veut savoir, et que ce désir de connaître est d'autant plus vif que l'on cherche à cacher ou à détreindre d'approfondir ce qui éveille l'intérêt.

Les effets de cette propagande sont déjà palpables. Ont été gagnés à notre cause des gens appartenant à toutes les classes de la société. Nous avons vu venir à nous des individus, bourgeois dans l'âme, chez lesquels nous avions connu des adversaires déclarés, et parmi le peuple nombreux sont ceux qui ont été et sont journellement séduits par la simplicité grandiose des conceptions nouvelles.

Sans doute la suppression de nos journaux, la saisie de nos brochures et de nos livres nous privent, dans une certaine mesure, d'utiles moyens de propagande, mais il y a une chose que les gouvernants seront toujours impuissants à faire disparaître, c'est la haine qu'engendre la misère, et cette misère, à elle seule, fait sortir plus de révoltés en un jour que jamais publications anarchistes n'ont rêvé en produire en dix ans.

On peut donc nous persécuter et nous emprisonner, nous sommes tranquilles. La répression de l'Anarchie, si elle était possible, ne serait point la répression de la misère, et c'est encore la faim qui, malgré tout, mettra les armes à la main des spoliés lorsque, s'insurgeant contre leurs exploités, ils porteront le fer et le feu dans la forteresse des institutions bourgeoises.

AUTONOMIE ET SOLIDARITÉ

(Suite). (*)

Ils ne s'aperçoivent pas, ces gens qui prétendent que les hommes ne sont pas assez intelligents pour se soustraire à la tutelle d'une autorité quelconque, que cette autorité, pour plus intelligents que soient les membres qui la composent, se trouve dans l'impossibilité de comprendre le jeu des transactions existant dans les différentes branches de la production; ils ne s'aperçoivent pas non plus que, si ce n'était qu'ils en retirent un revenu qui leur permet de bien vivre, ou même une simple satisfaction de vanité, les membres de cette autorité s'en désintéresseraient complètement.

Si le pouvoir devait avoir un rôle si important, s'il devait être d'une si grande utilité dans les rapports économiques, si de ce rôle il devait en résulter une amélioration pour la classe ouvrière, il nous serait au moins possible de trouver une différence de situation entre les différents pays, puisqu'il y a différence de nom, de constitution, d'organisation politique; mais si, au contraire, la situation est plus ou moins la même dans tous les pays, empire, république ou royaume, comme cela est de fait, cette différence de nom, de constitution et d'organisation politique, que l'on dit avoir une si grande importance, n'est qu'une farce qui se joue sur la crédulité publique.

Ne voyons-nous pas, en effet, que dans certains pays d'Europe, comme l'Angleterre et la Belgique, qui sont des royaumes, le peuple être plus libre qu'en France qui est une République? En Angleterre, royaume, les salaires sont plus élevés qu'en France, république; en Allemagne, empire, le chef de l'Etat lui-même a contribué à introduire cette réforme, qui n'est pas sans importance quoique n'étant pas une solution, de la journée de huit heures, tandis qu'en France le gouvernement républicain fera fusiller les grévistes, comme à Fourmies. s'ils s'avisent de réclamer cette réforme.

Il est parfaitement exact, par exemple, que la situation dans l'Argentine était meilleure il y a cinq à six ans qu'elle ne l'est maintenant; cependant, il n'y a pas eu changement de forme gouvernementale, nous sommes toujours en république, avec la même constitution. Toutes les personnes qui connaissent le Brésil sont d'accord pour dire que la situation était meilleure sous Don Pedro que depuis que la république y a été proclamée.

Il ne faudrait pas conclure de cela que nous sommes plutôt partisans d'un régime que de l'autre; nous voulons démontrer, au contraire, que les deux se valent, que la différence n'existe que pour les badauds, que l'action qu'ils exercent, et les uns et les autres, est la

même. Nous voulons démontrer que le pouvoir n'est qu'un arbitre qui intervient pour régler le duel qui existe entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, et que ce pouvoir, avec tous ses rouages, devant vivre de ce duel, fait en sorte d'en maintenir les causes en favorisant les uns au détriment des autres. Nous voulons prouver qu'il n'est qu'une entrave au libre fonctionnement des échanges et que nous n'avons pas à craindre le vide que sa disparition ferait dans la société.

Ce libre fonctionnement des échanges qui devra succéder au système actuel est ce qui chiffonne nos contradicteurs; l'éducation bourgeoise que nous avons reçue, les conditions ambiantes dans lesquelles nous vivons, ont fait de la plupart d'entre nous des ramollis qui ont peur de l'avenir; nous craignons toujours, en peuple enfant que nous sommes, de lever le voile de l'inconnu, de connaître ce que nous ignorons. Nous sommes des vieillards à vingt ans, avec des habitudes, des routines, qu'il nous coûte de nous séparer; de là notre crainte d'un changement, plus ou moins profond, du monde imbécile où nous vivons.

Il est bien entendu que dans la société future la propriété individuelle devant commune, cette transformation entraînera des transactions différentes, un mode d'échange nouveau. L'or ou le papier monnaie employé aujourd'hui entre acheteur et vendeur devenant désormais inutile, les échanges devront se faire avec des produits; voilà ce que nos contradicteurs ne peuvent concevoir.

A cela ils nous disent que l'on échange un pain contre un litre de vin, ou bien une paire de chaussures contre un pantalon, etc. Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est cependant un argument, ou plutôt une objection qu'on nous fait constamment. Nous n'avons, certes, jamais ni dit ni pensé cela. Cependant, nous répondons ceci: Quand vous avez besoin d'un habit ou d'une paire de chaussures, d'un pain ou de tout autre objet, est-ce au pouvoir que vous vous adressez ou bien à celui qui a fabriqué ou qui vend ce dont vous avez besoin? Ne voyons-nous pas quelquefois deux commerçants, ou bien un ouvrier et un commerçant, échanger de la marchandise contre du travail? un cordonnier échange ses bottines avec les pantalons du tailleur, son voisin? Ils sont quelquefois des années à établir leur « doit » et leur « avoir », sans avoir déboursé un sou de part et d'autre; ça n'a été qu'un échange de marchandises. Il arrive même que ce mode d'échange s'opère d'une façon assez importante. Si vous ouvrez un livre de comptabilité, vous pouvez voir des comptes « payés en marchandises ». Entre employé et patron, vous verrez que le patron a payé son employé en marchandises et que l'ouvrier a payé son patron en travail: autant de transactions qui se font sans l'intermédiaire de l'argent; il est clair que les deux contractants doivent y trouver avantage, puisque ayant la possibilité de le faire par ce mode d'argent ils ne le font pas; cela prouve aussi que cette autonomie, cette liberté dont nous parlons, sont possibles dans la société future, puisque dans la société actuelle,

quoique d'une façon relative, les individus les mettent en pratique en dépit de toutes les difficultés qu'ils rencontrent.

Nous ne pensons pas que ce mode d'échange de marchandises se fera directement de producteur à producteur, mais qu'on le simplifiera selon les nécessités, qui seront résolues non par un pouvoir quelconque, mais par les intéressés eux-mêmes.

Les différentes branches de la production, autrement dit les différentes corporations, s'entendront entre elles comme nous l'avons déjà expliqué, parce que les travailleurs comprendront que de leur communauté d'efforts ils retireront une plus grande production; ils rassembleront leurs produits dans des endroits déterminés, où chacun, en toute liberté, viendra s'alimenter selon ses besoins, comme cela se pratique du reste aujourd'hui pour nos magasins existants, avec toutes les améliorations que nécessitera cette nouvelle organisation de la société. Ceci, pour les diverses branches dans une même cité qui pourra s'étendre de ville à village et de pays à pays. Et pour cette organisation autonome point n'est besoin de ministres, de députés ou de magistrats, ni d'attendre des siècles pour la mettre en pratique, comme le disent nos contradicteurs, car la chose est possible dès demain, selon nous, comme nous tâcherons de le démontrer dans notre prochain article.

MOUVEMENT SOCIAL

La grève des maçons continue sans solution. Les entrepreneurs se refusent absolument à accepter la réduction des heures de travail exigée par les grévistes. Ceux-ci se maintiennent fermes dans leurs revendications et sont décidés à ne point céder. Ils sont soutenus dans leur résistance par les ouvriers des diverses corporations de la capitale dont la solidarité se manifeste soit par des envois d'argent ou de pains.

Il est à remarquer le silence fait autour de cette grève, depuis quelques jours, par les journaux bourgeois. Il contraste avec le tapage dont elle avait été accueillie par eux. Serait-ce parce que les grévistes n'ont point écouté les sages conseils que, dans l'intérêt des patrons, MM. les journalistes leur avait paternellement donné? Nous ne le savons, toujours est-il qu'ils font la carpe et semblent se désintéresser complètement des faits et gestes des ouvriers et encore plus de l'issue de la lutte. N'importe, comme nous supposons que les maçons ne vont point chercher dans les journaux la ligne de conduite qu'ils doivent suivre, les réflexions de ces messieurs ne sont point indispensables en cette affaire, l'énergie étant plus nécessaire pour amener les exploités à composition que les flatteries ou les menaces des reportageurs de la presse bourgeoise.

Encore une grève qui tourne mal.... pour les patrons.

C'est celle des mineurs des environs de Baird, en Angleterre, qui, perdant patience devant l'entêtement des patrons de mines à ne pas vouloir écouter leurs réclamations, et encore moins à y faire droit, ont envahi les puits, au nombre de 2000, et ont tout brisé le matériel d'exploitation, sous les yeux des rousins assistant impuissants aux effets de la colère irrésistible des grévistes. C'est encore bien heureux pour eux qu'ils n'aient point reçu quelque maîtresse raclée en souvenir du dérangement qu'ils s'étaient occasionnés en venant au secours des exploités de l'endroit, mais ça ne fait rien, nous croyons qu'ils auraient tort, les flics, de s'y frotter de trop près, car il n'y a point de patience qui ne se lasse, et celle des mineurs nous fait l'effet d'être bigrement usée. Souhaitons qu'ils s'en aperçoivent avant longtemps.

Puisque nous parlons de mines et de l'exploitation dont y sont l'objet les ouvriers qui y travaillent, signalons aussi les victimes que ne cesse d'y faire le grisou et la rapacité capitaliste.

C'est ainsi que près de Chambersburg, la capitale du comté de Franklin, dans la Pensylvanie, (Etats-Unis), un grand nombre de mineurs viennent d'être encore massacrés par une terrible explosion de grisou.

Ces mineurs, comme on se le rappelle, se trouvaient en grève il y a deux mois avec tous leurs camarades de misère des régions houillères du Nord-Amérique, grève monstrueuse de près de 300 mille travailleurs. Malgré leur nombre ils durent céder devant la coalition des capitalistes propriétaires des mines. Au début de cette grève nous avions manifesté le peu d'espoir que nous avions de la voir triompher, connaissant combien est encore enraciné profondément chez les salariés le respect de la propriété des maîtres et surtout leur croyance dans la réussite par les moyens légaux. Ce que nous avions prévu est arrivé, la grève a été vaincue et les mineurs, aussi malheureux qu'avant, sinon plus, furent forcés de retourner aux fosses et de se plier de nouveau aux exigences des sangsues du prolétariat.

Aujourd'hui le télégraphe nous apporte la nouvelle du massacre de quelques-uns de ces malheureux martyrs du travail; ceux-là ont été doublement vaincus, par la misère d'abord, puis ensuite terrassés par la mort brutale. Les autres? il leur reste encore la vengeance, ou sinon, le même sort: crever de faim ou l'ensevelissement horrible dans les galeries souterraines... Le comprendront-ils une bonne fois et finiront-ils par vouloir y mettre le holà? Il serait temps, car jamais l'asservissement, l'exploitation n'ont pesé plus lourdement sur les épaules du prolétaire. Aux grands maux les grands remèdes. La Révolution Sociale seule pourra apporter aux damnés de notre enfer social la réalité d'une société où le bonheur ne sera pas uniquement le privilège de quelques-uns, mais la part naturelle de tous les rupp cteurs.

L'état de siège qui vient d'être levé en Sicile n'a pas eu le don de faire naître dans cette malheureuse île la tranquillité que le gouvernement italien cherchait à y faire régner pour son repos personnel.

Il paraîtrait, en effet, d'après les dernières nouvelles communiquées, que l'agitation révolutionnaire a repris de plus belle depuis le départ des troupes. Les paysans s'arment; le souffle de révolte un instant comprimé par l'arrivée des soudards crispiniens gronde plus menaçant que jamais. De tous les points de l'île on se prépare à continuer la lutte, et cet e fois sera-t-il plus difficile aux affameurs d'en avoir raison. On s'en doute bien, en haut lieu, aussi l'inquiétude y est-elle grande. C'est que l'exaspération des paysans n'a fait que croître et s'envenimer au contact forcé des abjects défenseurs de l'ordre bourgeois. Il a fallu, il y a trois mois, 35.000 hommes pour rassurer les propriétaires tremblants devant l'insurrection de leurs esclaves; l'expropriation avait commencée sur une vaste échelle et l'incendie éclairant de ses fauves lueurs le ciel des cités en révolte jetait au monde exploitant la menace de sa fin prochaine. En effet, elle ne peut être éloignée, la bourgeoisie le sent elle-même et c'est avec la rage du désespoir qu'elle cherche à écraser l'ennemi. Elle n'y parviendra pas; l'armée entière de ses nombreux défenseurs est désormais impuissante à la sauver du péril qui l'environne, elle en fera bientôt la preuve, non pas seulement en Sicile mais de partout, car la haine du prolétariat pour ceux qui le dépouille en est arrivée à un point tellement aigu que rien ne pourra plus la conjurer. La grande bataille va se livrer, bataille où l'énergie populaire aura vite fait de se débarrasser d'un adversaire dont les velléités de résistance ne sont plus que les soubresauts de l'agonie.

Aux camarades

Les lois de répression nouvellement votées en Europe contre la propagande anarchiste devant créer aux camarades une situation particulièrement difficile, non seulement pour eux mais pour leurs familles dont un grand nombre supporte déjà le poids de la haine féroce dont nos amis sont poursuivis de la part de la bourgeoisie capitaliste et dominante, il convient à tous ceux qui, comme nous, se trouvent momentanément éloignés de la grande lutte qui se livre en ce moment entre les précurseurs d'un monde libre et les défenseurs d'une société agonisant dans la pourriture et le crime, de manifester leur solidarité et leur dévouement à la grande Cause en aidant, par les moyens en leur pouvoir, à adoucir l'âpreté des circonstances par lesquelles passent les nôtres.

Nous ouvrons, à cet effet, une souscription permanente, — indépendante de celle destinée à soutenir la marche du journal, — où seront englobées toutes les

sommes que nous recevront, sommes qui seront réparties où les nécessités se feront le plus vivement sentir. Nous faisons donc un appel pressant à tous ceux qui sympathisent avec nos idées ainsi qu'à tous les compagnons, car les moments sont exceptionnellement graves. Qu'on songe aux souffrances morales que doivent endurer les camarades arrêtés par milliers en ces derniers temps dans tous les pays en songeant aux leurs acculés à la misère noire par l'absence de celui qui les faisait vivre et qui leur manquera pendant de longues années, sinon toujours, comme aux familles des héros morts pour hâter l'avènement d'une société meilleure! Les prisons sont pleines, on dirige maintenant les prisonniers dans des contrées au climat meurtrier, afin de s'en débarrasser plus rapidement et sûrement; devant cette guerre implacable déclarée à la Justice et à la Raison on doit nous trouver prêts à tous les sacrifices qu'exige la lutte. De plus, la propagande par écrit doit être menée en Europe avec plus d'opiniâtreté que jamais en dépit des lois prohibitives, mais l'argent fait défaut, les camarades, continuellement persécutés, traqués de partout, se voient forcés d'abandonner les occupations qui en même temps qu'elles les faisaient vivre leur permettaient d'aider à la propagation de notre idéal. Pour toutes ces raisons et d'autres qu'il est facile de concevoir, nous espérons et comptons sur la solidarité de tous, solidarité qui a là un vaste champ pour se manifester et s'exercer. Il faut que la bourgeoisie sache bien que rien ne pourra nous faire courber la tête. Elle veut anéantir et l'Anarchie et les anarchistes, nous verrons qui, d'elle ou de notre cause, sera étouffé la première.

Donc, camarades, chacun selon ses moyens. Vive l'Anarchie!

Richesse et Misère

III

LA SITUATION DES PAYSANS

(Suite.—8).

Voici les valeurs que nous avons calculées à l'aide des statistiques officielles:

Valeur moyenne de la production alimentaire en Europe et aux Etats-Unis de 1881 à 1886:

	francs
Céréales.....	35.084.000.000
Légumes et fruits....	16.660.000.000
Sucre et miel.....	1.360.000.000
Viandes diverses....	17.873.000.000
Lait et œufs.....	14.600.000.000
Produits de la pêche..	2.000.000.000
Total.....	87.577.000.000

Ce total de 87.577.000.000 de francs représente la valeur des produits alimentaires, mais calculée d'après les prix du gros sur les lieux de production;

(*) C'est par erreur que nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la fin de cet article.

si nous voulons avoir la valeur réelle de ces produits, tels que peut se les procurer un ouvrier agricole, il faut tenir compte de la plus-value qu'ils acquièrent au moment où ils passent dans les mains de l'intermédiaire pour être vendus au détail. Cette plus-value n'est pas très forte dans les campagnes, elle existe cependant et l'on peut affirmer que la valeur marchande de la production alimentaire est, d'après le prix des campagnes, de 100.000.000.000 de francs au moins, — (sans compter le vin qui représente près de 4 milliards de francs). — La somme d'argent que l'on pourrait répartir chaque année entre tous les habitants de l'Europe et des Etats-Unis est donc :

<i>milliards de francs</i>	
Produits alimentaires.....	100
Produits industriels.....	814 1/3
Total.....	914 1/3
Par habitant, cela fait :	
Aliments.....	258 fr.
Produits industriels.....	2104 »
Total.....	2362 fr.

Faisons un tableau général où se trouvent réunies les données qui précèdent et joignons-y la somme annuelle que gagnent, en moyenne, la plus grande partie des ouvriers agricoles, c'est-à-dire les paysans qui ont 1 franc par jour ou moins :

Valeur par tête de la production agricole et industrielle comparée à celle des besoins et du salaire ordinaire d'un paysan, en 1887 :

<i>product. besoins salaire</i>		
Aliments.....	258	120
Produits manuf.....	2104	300
Total...	2362	420 365

Le tableau qui précède montre mieux que ne pourraient le faire les plus éloquents raisonnements du monde l'infamie de l'exploitation capitaliste qui régit la société actuelle. La production agricole et industrielle tourne à chaque habitant la somme de 2,362 francs ; il faut pour vivre à la campagne un minimum de 420 francs ; il y a donc un excédent de 1942 francs par tête. Eh bien ! non seulement la classe des vampires capitalistes absorbe cet énorme excédent, mais encore elle prélève sur le nécessaire de 50 millions de paysans un impôt de 55 francs et au-delà. Ce n'est pas assez pour elle d'absorber dix fois, vingt fois ce dont elle a besoin, il faut qu'elle taille à même dans la chair des malheureux, qu'elle accomplisse une œuvre de cannibale.

Voilà où nous en sommes dix-huit siècles après la mort de celui que les bourgeois aiment à invoquer, en répétant hypocritement que tous les hommes sont frères. Et loin de s'améliorer, comme d'aucuns le croient, la situation ne fait qu'empirer sous l'influence des conditions économiques nouvelles. Dans toute l'Europe, on entend la classe ru-

rale crier misère ; de toutes parts s'élèvent des plaintes et des sanglots. Le découragement est tel, aujourd'hui, que le paysan se désaffectionne de plus en plus de la terre. Le sol où il est né et qui a nourri ses ancêtres, il le prend en horreur maintenant et, las de souffrir, de courber la tête, de mourir lentement de faim, il fuit éperdûment cet enfer horrible ; il va chercher ailleurs un milieu plus favorable où il puisse du moins subsister. Ce mouvement qui entraîne les paysans de l'Europe hors de leur pays est devenu irrésistible ; dans certaines contrées il a pris les proportions d'un véritable exode ; ces bandes de cultivateurs faméliques rappellent les grandes migrations de la fin de l'Empire romain et du moyen-âge, alors que des peuplades entières se déplaçaient d'un bout du continent à l'autre. Un seul chiffre peut montrer l'importance de cette émigration qui menace de dépeupler certaines régions agricoles. En 1884 il est parti près de 400 mille personnes, rien que de l'Allemagne et de l'Angleterre ; en 1881, il en était sorti 453.000.

Ces émigrants qui fuient ainsi leur pays sont en grande majorité des cultivateurs dans la force de l'âge qui ne demanderaient pas mieux que de rester chez eux s'il y avait possibilité d'y vivre. C'est la misère qui les chasse et, ce qui le prouve bien, c'est que ceux qui craignent de s'expatrier n'en fuient pas moins leurs foyers pour aller s'engouffrer dans les grandes villes. Ce double mouvement d'émigration rurale est général ; si la révolution sociale ne vient pas l'arrêter, en rattachant par le bonheur le paysan à la terre, il aura dans quelques années des conséquences redoutables. Quand les terres encore vacantes des pays neufs seront surpeuplées, quand les villes ne pourront plus recevoir de nouveaux immigrants venus de la campagne, les malheureux cultivateurs n'ayant plus d'issue pour s'échapper seront infailliblement acculés à une Jacquerie et cette Jacquerie sera épouvantablement féroce.

IV

LA SITUATION DE LA CLASSE OUVRIÈRE

A lire les détails que nous venons de donner il semblerait difficile de trouver une situation pire que celle de la classe rurale ; cependant elle existe et les ouvriers des villes sont plus malheureux encore que les paysans. Ceux-ci, en effet, sauf dans les régions où l'impaludisme étend son voile de mort, peuvent du moins pendant le jour respirer un air salubre. Ils souffrent de la faim une partie de l'année, mais quand le temps est beau, ils ont le gai soleil et la splendeur de la nature et quelquefois ils peuvent s'étendre sur l'herbe molle des prairies, à l'ombre rafraîchissante des forêts poétiques et goûter l'ineffable joie de se sentir seuls « dans l'immense vie des choses ». Le travailleur des villes n'a même pas cette joie. Quand il a travaillé 12 ou 15 heures dans la journée, il doit rentrer dans son taudis humide et malsain ou errer dans les rues noires de son quartier populaire. Le

seul plaisir qui lui reste est d'aller s'enfermer dans la salle enfumée du cabaret où l'alcool lui donnera un moment l'oubli cruel de sa misère.

Avez-vous vu, lecteur, des villes ouvrières ? Avez-vous parcouru ces quartiers sombres et pollués où habitent les prolétaires ? Etes-vous entré quelquefois dans une de ces demeures aux murs verdâtres sans lumière et sans air, où sont entassés des êtres pâles, décolorés, qu'on prendrait pour des malades échappés à un hôpital ? Si vous n'avez pas vu de près ces taudis horribles, si vous êtes un homme ayant toujours vécu dans des milieux où la fortune a répandu le bien-être et le bonheur, allez un jour contempler de près ce spectacle, « ce n'est pas une vue à dilater le cœur » ; vous en reviendrez écoeuré et assombri, mais vous comprendrez alors ce qu'il y a dans ces deux mots : *question sociale* et, si vous n'êtes pas fermé à tout généreux sentiment, vous vous sentirez attiré vers ceux qui luttent pour l'affranchissement de l'humanité.

(A suivre).

Les camarades qui auraient des remises de fonds à faire pour la campagne Pallas, peuvent envoyer à l'adresse suivante :

Angela VALLÉS (viuda Pallas), calle de Rosal, n° 13. — Barcelonne (Espagne).

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Un inconnu, 1.50 — Une crève-la-faim, 0.50 — François, 1 — X., 10 — X., 2. — Total : \$ 15.
A ce jour : 572.92 \$.

BIBLIOTHÈQUE DE « LA LIBERTÉ »

MICHEL BAKOUNINE :	
Dieu et l'Etat.....	0.60
PIERRE KROPOTKINE :	
La Loi et l'Autorité.....	0.10
Le Salariat.....	0.10
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste.....	0.10
ELISÉE RECLUS :	
Les Produits de l'Industrie.....	0.10

Années 90-91, 91-92, 92-93 de la « Révolte », relié. — Prix : 5 \$ chaque.
Supplément littéraire, complet, deux volumes cartonnés. — Prix : 6 \$ chaque.

Faire directement les demandes par la poste : Casilla del correo 759.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Libertad, Laval, Viamonte, Constitucion et Once de Setiembre.

Le demander également aux crieurs.